

Laval théologique et philosophique



Michel O'NEILL, *Entre Saint-Jacques-de-Compostelle et Sainte-Anne-de-Beaupré. La marche pèlerine québécoise depuis les années 1990*. Préface par Nicole Blondeau, Rando Québec. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2017, ix-253 p.

Paul Laverdure

Volume 75, numéro 2, juin 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1070847ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1070847ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laverdure, P. (2019). Compte rendu de [Michel O'NEILL, *Entre Saint-Jacques-de-Compostelle et Sainte-Anne-de-Beaupré. La marche pèlerine québécoise depuis les années 1990*. Préface par Nicole Blondeau, Rando Québec. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2017, ix-253 p.] *Laval théologique et philosophique*, 75(2), 345–347. <https://doi.org/10.7202/1070847ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

vient de laisser en héritage au monde littéraire, théologique et biblique, un outil de références rapides et une ressource scientifique remarquable.

Karolle SAINT-JEAN
Université Laval, Québec

Michel O'NEILL, **Entre Saint-Jacques-de-Compostelle et Sainte-Anne-de-Beaupré. La marche pèlerine québécoise depuis les années 1990.** Préface par Nicole Blondeau, Rando Québec. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2017, IX-253 p.

L'auteur est un sociologue et professeur émérite de l'Université Laval qui s'est déjà penché sur le fait religieux. Si on le compare à l'œuvre de Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, *Les pèlerinages au Québec* (Les Presses de l'Université Laval, 1981), ce nouveau livre donne au lecteur l'occasion de mettre à jour ses connaissances de certaines pratiques religieuses populaires du peuple québécois.

Le premier chapitre propose une définition de la marche pèlerine, et le deuxième présente les Québécoises et Québécois sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle et la création de l'association Du Québec à Compostelle. Le troisième chapitre décrit les chemins de pèlerinage québécois. Le quatrième analyse les motivations des Québécoises et des Québécois sur ces chemins. Le cinquième examine l'industrie et l'esprit d'entreprise qui sont manifestés autour de la marche pèlerine. La conclusion souligne le fait que cette marche attire surtout les femmes et les baby-boomers et explore la place « encore étonnamment significative de la tradition religieuse catholique » (p. 153).

Il y a autant de pages pour orienter un débutant dans la marche pèlerine qu'il y a d'analyses. Une soixantaine de pages en annexes présentent les éléments méthodologiques, les personnes interviewées, les fiches descriptives des 18 chemins québécois de marche pèlerine répertoriés dans cet ouvrage. À cela s'ajoutent notes, références, figures et tableaux. Il n'y a pas d'index, mais la table des matières est très étoffée et utile, nous n'en sentirions pas le besoin.

La définition de la marche pèlerine avancée par l'auteur doit être signalée :

Un chemin de marche pèlerine est un parcours bien identifié qui s'inscrit dans la lignée de la pérégrination moderne vers Compostelle, offrant la possibilité à des personnes de développer une forme d'intériorité réflexive en marchant plusieurs jours à travers des lieux se situant davantage en milieu habité qu'en nature sauvage (p. 32).

En bref, des Québécois s'élancent sur les chemins de Compostelle au milieu des années 1990 (p. 39), forment l'association Du Québec à Compostelle en 2000 (p. 41) avec les précurseurs Denis LeBlanc et Michel Dongois (p. 42-45), suivis par des centaines de marcheurs entre 1996 et 2000. Le Canada envoie environ 4201 personnes à Compostelle en 2015, et se classe dixième parmi les pays qui se retrouvent au pèlerinage. L'auteur estime que de 35000 à 50000 Canadiens ont fait le pèlerinage depuis 1996 et que le Canada maintient une proportion annuelle de 1,4 % de l'ensemble des pèlerins du monde sur les pistes menant à Compostelle (p. 60). L'auteur soutient que « l'intrigante popularité du pèlerinage vers Compostelle, dans un Québec qui a massivement rejeté le catholicisme, s'explique par le besoin de trouver un sens au spirituel, au religieux et au sacré et de les réinscrire dans le quotidien » (p. 117). En même temps, O'Neill précise que le pèlerinage de longue durée est toujours marginal au Québec même (p. 28).

Même si le nombre de sanctuaires au Canada a « fondu comme la neige » (p. 27) au soleil depuis soixante ans, on retrouvait à l'été 2016 dix-huit chemins de marche pèlerine au Québec. Quatre de ces chemins ont Sainte-Anne-de-Beaupré, la plus ancienne et la plus utilisée, comme des-

tionation et un autre prend Beaupré comme point de départ. Neuf des dix-huit ont une femme comme la personne qui a démarré le projet. Sept des chemins ont été mis en place par des gens qui n'étaient pas allés à Compostelle, et leur création repose sur deux motifs principaux : le motif religieux et le motif touristique (p. 69).

Il y a deux grands groupes de personnes impliquées : « [...] d'une part des *pèlerins*, qui vont vers Compostelle avec des motifs religieux et, d'autre part, les *marcheurs*, pour lesquels c'est ce qui se passe sur le chemin qui est central et qui font donc un *camino* sans référent religieux. [...] deux extrêmes d'un continuum complexe » (p. 116).

Les raisons d'un pèlerinage foisonnent, mais l'auteur en discerne deux principales : on veut se donner un temps de réflexion, ou encore on donne à son pèlerinage un sens religieux traditionnel. Ce dernier point a beaucoup surpris O'Neill, vu « la distance radicale prise au Québec avec le catholicisme depuis la fin des années 1960 » (p. 99). Des raisons à connotation spirituelle au sens large sont aussi présentes. Enfin s'ajoute à cela des raisons plus prosaïques, par exemple trouver l'âme sœur, suivre la mode ou les amis, faire du tourisme.

L'auteur distingue ensuite trois types de pèlerinages, les « itinéraires à pied inspirés du chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle », et deux autres grandes catégories, « la marche de plein air et la marche sportive. [...] les deux principaux ordres de raisons pour lesquels on marche au Québec : le contact avec la nature et la santé » (p. 17). Selon O'Neill, la majorité des pèlerinages depuis 1990 ont un caractère physique plutôt que spirituel, même si l'on affirme par ailleurs que la majorité des randonnées organisées ont une orientation religieuse (p. 141) ou spirituelle (p. 142) dans une « spiritualité laïque universelle plutôt qu'encadrée par une religion particulière » (p. 143). « En effet, l'Église institutionnelle a toujours regardé avec prudence, sinon suspicion, ces mouvements massifs de foules se précipitant vers des lieux remplis de merveilleux où apparitions, miracles et autres phénomènes étranges se produiraient ; et souvent, comble de l'indignation, sur d'anciens sites païens » (p. 23).

Les historiens ont toujours su que la marche pèlerine déborde la sphère strictement religieuse, mais O'Neill constate aussi que la marche pèlerine québécoise « est en croissance » et que le participant type est « une femme dans la soixantaine provenant du Québec, habitant souvent la région d'où part le parcours » (p. 87-88).

Au cours de ses analyses, l'auteur se situe plus ou moins explicitement à l'extérieur de la religion catholique ou de toute autre religion, tout en se disant à la recherche des « énergies positives de l'univers » (p. 102). Sa définition de la marche pèlerine comme stratégie de construction de sens dans les sociétés modernes semble logique, même s'il y a une certaine incohérence à déclarer d'une part que la marche pèlerine, que ce soit au Québec ou à Compostelle, est pour la majorité des marcheurs dénuée de référence religieuse, et d'autre part que la majorité de ces marcheurs et des trajets ont une orientation religieuse. Cela laisse penser que l'auteur s'est laissé séduire par le discours sécularisant et simpliste des élites au Québec, qui range la religion au placard malgré le fait que la réalité religieuse est bien présente et vivante au Québec. De ce point de vue, ce livre est un bon témoin de la situation ambiguë de la religion dans la vie populaire du Québec contemporain. Enfin, une analyse sociologique plus poussée de la marche pèlerine aurait été souhaitable, notamment une comparaison de la situation socio-économique des pèlerins religieux avec celle des marcheurs sans

religion. On peut se demander en effet si la spiritualité ou la vie séculière sans l'encadrement d'une institution religieuse n'est pas l'affaire d'une élite.

Paul LAVERDURE
Université de Sudbury

Corentin TRESNIE, **La fuite du monde dans la philosophie de Plotin**. Bruxelles, Éditions Ousia ; Paris, Librairie Philosophique J. Vrin (coll. « Cahiers de philosophie ancienne », 25), 2019, 218 p.

Ce petit livre de six chapitres introduit la question cruciale de la fuite du monde sensible vers l'Intelligible et l'Un chez Plotin, notamment en insistant sur la notion d'individualité ou de « nous [ἡμεῖς] », que le premier chapitre s'attarde à définir avec rigueur. Le « nous » se comprend comme ce qu'il faut détacher de l'âme pour opérer la fuite vers les principes suprêmes. L'auteur fournit tous les passages nécessaires à même les *Ennéades* permettant de cerner cette distinction que Plotin opère entre « nous » et « âme ». C. Tresnie prend également soin de distancer le « nous » de l'« animalité [ζῴον] » (p. 26) et de le situer entre l'âme et l'animalité, ce qui lui donne un rôle « d'illumination formatrice d'une part, d'appréhension affective et épistémique d'autre part » (p. 36). L'auteur met en relief ce schéma que l'on trouve chez Plotin en abordant deux paradoxes (p. 43-51) émergeant de cette théorie du « nous » et se propose de régler les difficultés qu'ils impliquent, ce qui sera fait avec brio dans les deux chapitres suivants.

Le premier paradoxe est développé au deuxième chapitre et concerne la question du déterminisme. La fuite du monde chez Plotin se trouve liée à l'abandon du « nous », ce qui nous libère des nécessités sensibles. Cette libération doit s'opérer par la faculté dianoétique, et l'auteur distingue bien ici les deux types de remontée, à savoir celle vers l'Intelligible et celle vers l'Un (p. 64-69). Le paradoxe surgit du fait que Plotin prétend que toute âme possède une faculté dianoétique lui permettant d'accéder à la contemplation de l'Intelligible, et éventuellement, avec de la chance, de s'unir à l'Un, mais que les âmes inférieures, étant esclaves des désirs, ne semblent avoir aucun moyen de s'affranchir de leur servitude (p. 53). C. Tresnie règle cette difficulté par l'« argument de la Grâce » (p. 58-60), qui consiste essentiellement à supposer que tout individu, étant rattaché à l'Un, peut contempler même si son âme provient d'un rang inférieur et ainsi changer de statut ontologique. Cependant, l'auteur concède que cela n'est pas suffisant pour écarter toute ambiguïté et qu'il faut donc traiter du second paradoxe avant de bien comprendre comment une âme peut changer de statut ontologique.

Le troisième chapitre s'intéresse donc au second paradoxe, à savoir que le « nous » est lié au corps et que son abandon pour s'élever vers les principes signifie sa destruction, ce qui va nécessairement à l'encontre de notre volonté en tant qu'être humain (p. 75). L'auteur nous rappelle que le délaissement du « nous » n'équivaut pas au suicide dans la philosophie plotinienne. De plus, la descente de l'âme individuelle dans le corps implique que nous continuions de l'illuminer. En bref, le détachement du corps n'implique pas de radicalement abandonner notre partie animale, mais signifie plutôt qu'il faut se libérer des passions corporelles.

Le quatrième chapitre touche au cœur de la question en s'attardant précisément à la fuite du monde. Celle-ci consiste à contempler. À cet égard, C. Tresnie fait une nouvelle fois très bien la distinction entre l'ascension intellectuelle et l'expérience d'union avec l'Un. S'inspirant notamment du brillant commentaire au traité 20 (I 3) *Sur la dialectique* de Jean-Baptiste Gourinat (Paris, Vrin, 2016), l'auteur reprend les étapes de l'ascension contemplative et différencie bien l'aspect dia-